

La situation en Roumanie par l'envoyé spécial d'"Excelsior" à Bucarest.

EXCELSIOR

ABOUT
1919

Considérez combien plus vous souffrez de votre colère et de votre chagrin que des choses mêmes qui vous ont fâchés et chagrinés.

MARC-AURÈLE

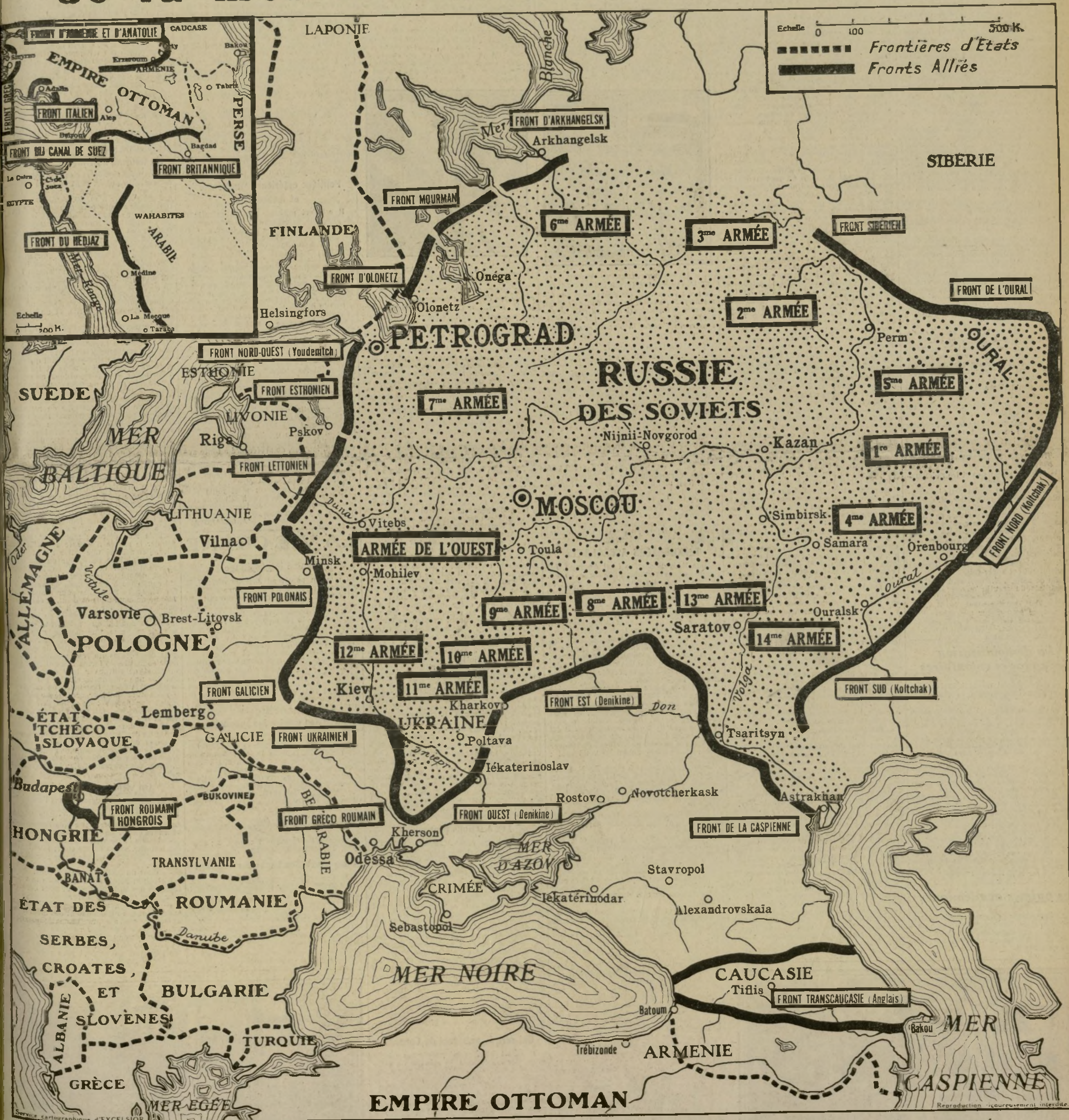
10^e Année. — N° 3.204. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.
Pierre Laflite, fondateur. Téléphone : Gutenberg 03-

Étranger : 20 centimes. « Le plus court croquis m'en dit p
Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-73 - 15.00. — Adresse télég. : ~~Henri~~ Paris.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON
1800. — Adresse Ulter. : Fourni-Paris.
80, rue d'Alger, France

so. rue d'Anvers, 100. — NAPOLÉON

on se bat encore sur vingt-cinq fronts
de la mer Blanche à la mer Rouge.



LES TERRITOIRES ENCORE OCCUPÉS PAR LES TROUPES DE LA RÉPUBLIQUE DES SOVIETS SONT INDiquÉS SUR LA GRANDE CARTE PAR UN POINTILLÉ

L'armistice a été signé le 11 novembre 1918, c'est-à-dire il y a près de dix mois; la paix a été signée le 28 juin 1919, c'est-à-dire il y a eu deux mois hier. Depuis, elle a été ratifiée par l'Allemagne d'abord, par l'Angleterre et par la Belgique ensuite. C'est donc bien la paix. On se bat encore, toutefois, sur

vingt-cinq fronts, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en consultant les deux cartes ci-dessus. Et faudrait-il s'étonner que d'autres incendies s'allumassent en Europe ou ailleurs? Etant donnée la catastrophe que nous avons subie, évidemment c'est la paix. Mais reportons-nous seulement de cinq ans en arrière...

Ayuntamiento de Madrid

INFORMATIONS

— La duchesse de Trévise est réinstallée dans son beau château de L'Yvetot-sur-Seine, où elle séjournera jusqu'à la fin de l'automne.

Après quelques semaines passées à Deauville, M. et Mme Jean Dehédin de Breuille sont partis pour Vannes.

— M. Calogeras, ministre de la Guerre et président de la délégation du Brésil à la Conférence de la paix, a quitté Paris hier, regagnant le Brésil.

— Le correspondant à New-York du *Daily Mail* télégraphie que le *New-York World* annonce, dans une dépêche de Washington, que le maréchal Foch visitera prochainement les Etats-Unis.

CITATIONS

— Le lieutenant Boniface de Castellane, du 32^e dragons, pilote aviateur, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, avec une citation des plus élogieuses.

Ce brillant officier, on se le rappelle, a épousé récemment Mlle de Pracomtal, fille du marquis et de la marquise de Pracomtal.

NAISSANCES

— Mme Jacques Laffont de Colonges, née d'Ardenne de Tizac, vient de donner le jour à un fils : Jehan.

FIANCEILLES

— On annonce les fiançailles de Mlle Thérèse Aude, fille de M. André-F. Aude et de Mme, née Durand-Ruel, avec le vicomte René de Montfort, lieutenant au 18^e dragons, décoré de la croix de guerre, fils du vicomte de Montfort, sénateur de la Seine-Inférieure, décoré, et de la vicomtesse, née de Martel de Janville.

— On annonce les fiançailles de Mlle Germaine Japy, fille de M. Pierre Japy, maître de forges, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, et de Mme, née Bugeot, avec le lieutenant Maurice de Turckheim, décoré de la croix de guerre, fils du baron Adrien de Turckheim, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, et de la baronne, née de Grunhild.

MARIAGES

— Hier, a été célébré, dans l'intimité, le mariage de M. William Martin, ministre plénipotentiaire, chef du protocole, introducteur des ambassadeurs, avec Mlle Amalia Sackville West, fille de feu lord Sackville.

Les témoins étaient, pour le mari : M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères, et le colonel James Martin ; pour la mariée : S. Exe. M. Quinones de Leon, ambassadeur d'Espagne, et sir George Grahame, ministre d'Angleterre à Paris.

DEUILS

— Les obsèques du général de Boissière, ancien chef d'état-major général de l'armée, grand-officier de la Légion d'honneur, ont été célébrées hier matin, à 10 heures, en l'église Saint-Thomas-d'Aquin, en toute simplicité, suivant la volonté formelle du général.

Son uniforme et ses attributs avaient été placés sur un cercueil, enveloppé dans le drapeau français. Des troupes de drapeaux étaient placées aux angles du corbillard et sur les tentures de l'église ; les décorations de l'ancien chef d'état-major étaient portées sur un coussin, mais les honneurs militaires n'ont pas été rendus.

La levée du corps a été faite et la messe dite par l'abbé de Cabanoux, curé de la paroisse ; l'absoute a été donnée par M. l'archidiacre Lefebvre, vicaire général, qui représentait S. E. le cardinal-archevêque de Paris. Le deuil, en l'absence du fils du général, a été conduit par ses gendres : le général Deville, MM. Maurice Meunier du Haussoy, Victor Fernet et Jean Nérard, et par ses beaux-frères : MM. de Lalin-Chomel, conseiller honoraire à la Cour d'appel, Félix Londe et le colonel Datin.

Le président de la République était représenté par le lieutenant-colonel Buisson, grand-officier de la Légion d'honneur, qui représentait S. E. le cardinal-archevêque de Paris, le représentant, M. F. d'Andigné, vice-président du Conseil municipal, représentait le président de cette assemblée.

Dans la très nombreuse assistance : M. Jules Cambon, les généraux Pau, Delstein, Laffont de Ladébat, de Lagarenne, Férard, Valentin, comte des Garets, Hirschauer, Barby, Feldmann, Babin, Legendre, Messier, de La Taille, Bourgeois, Roux, Dasse, colonel de Villeneuve-Bargemont, Mme Gossé, colonel Colomb, Mme Demange, colonel et vicomtesse de Courcy, comtesse de Montmarin, marquise de Courtel, M. et Mme Ternaux-Compans, etc., etc.

Le cercueil a été déposé dans les caveaux de l'église, en attendant d'être dirigé sur Berus, dans la Sarthe, pour l'inhumation.

(On nous annonce le décès de Mme Ch. Pisseau, née Louise Feil, dont le service religieux et les obsèques ont eu lieu en famille, le 27 courant. De la part de M. Charles Pisseau, son mari, du docteur et de Mme Georges Pisseau, et de M. et Mme Jean Pisseau, ses fils et belles-filles.)

Nous apprenons la mort :

— Du comte de Moulins de Rochefort, inspecteur général honoraire des haras, décédé au château de Lésnec.

— De la comtesse Jacques de Liedekerke, née de Barandiaran-Albuquerque, décédée à Bruxelles.

— Du docteur Achille Bouyer, décédé à Bordeaux, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

— Du colonel Jaureguiberry, commandant le 38^e d'artillerie, décédé des suites d'un grave accident d'automobile.

— De M. Paul Patit, ancien gouverneur des colonies, décédé à l'orient.

— De M. Paul de Vernerie, décédé au château de La Bas-Meignée, dans la Mayenne.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Fiançailles, etc., à l'Office des Publications, boulevard Diderot, 10, Paris.

Je demandais l'autre jour comment il se faisait qu'on n'eût point encore inventé un succédané du tabac, du tabac qui se fait de plus en plus cher, et reste introuvable.

Il paraît que cela existe ! Mon excellent confrère Lucien Wahl, dès le 1^{er} juin de cette année, en avait indiqué la recette. Je vous la communique, et je ferai moi-même l'expérience :

Procurez-vous chez un pharmacien, ou chez un herboriste, des stigmates de maïs. Ils vous en donneront tant que vous voudrez, au prix de 4 francs le kilo, alors que le tabac le moins cher vaut 25 francs — et, à volume égal, les stigmates de maïs pèsent moins que le tabac. Vous pouvez y ajouter des feuilles de menthe ou de thym, pour donner du parfum, ou, mieux encore, une certaine dose de tabac fort.

Par surcroît, si vous êtes des épicuriens, rien ne vous empêche d'ajouter vos stigmates de maïs d'une très légère solution de nitrate de potasse à un pour cent — comme on fait pour les tabacs d'Orient, — ce qui leur permettra de sécher plus vite et de mieux brûler. Mais cela n'est pas indispensable.

Evidemment, ça ne vaudra pas une cigarette de vrai tabac. Mais cela répondra à ce besoin mécanique éprouvé par le fumeur, et que je signale à l'autre jour, de « tirer » sur quelque chose, et de voir des volutes vaporeuses s'échapper de sa bouche. Et rien ne vous empêche, quand vous en aurez assez, de vous offrir le luxe d'un papillote contenant la véritable herbe à Nicot.

Même, j'y pense : les mégots qui vous en resteront peuvent servir à renforcer le parfum léger, trop léger, de votre maïs ! Ce n'est pas très séduisant, mais nécessaire à pas de loi, comme disait ce pauvre Bethmann-Hollweg. Et je connais nombre de fumeurs qui, dans leur misère, ont déjà pris ce parti héroïque.

Pierre MILLE.

Un élégant usage

On a distribué, hier, à tous les membres de l'Institut, sous couverture verte, au profit de la Minerve casquée, le discours de réception de M. René Boylesse et la réponse de M. Henri de Régnier, en attendant une autre distribution, celle du discours de M. François de Curel et de la réponse de M. Emile Bouhouloux, qui ne sera faite que dans quelques jours.

Cet usage d'imprimer les discours de réception ne remonte qu'à la fin du dix-septième siècle, et c'est à Perrault qu'on le doit.

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

ner, afin que le public vit paraître, de temps en temps, quelque chose qui parût de la Compagnie ».

Mais ce ne fut qu'en 1698 que l'on publia le premier *Recueil* de ces discours. Aujourd'hui, chaque réception a sa brochure ; et, depuis quelques années, on met à la page de garde — délicat et pieux hommage — un portrait gravé du prédécesseur de l'académicien reçu.

Sous la Coupole

L'Académie française a demandé à M. Ribot de recevoir sous la Coupole M. Jules Cambon, élu le 16 mai 1918, en remplacement de M. Francis Charras.

M. Frédéric Masson était directeur de la Compagnie au moment du décès de M. Charras, et c'est lui qui eût dû accueillir son successeur. Mais son élection au secrétariat perpétuel a nécessité le changement qui vient d'être fait au cérémonial de la prochaine réception.

Avant de clore sa séance d'hier, l'Académie a adressé le télégramme suivant au général Pershing :

« L'Académie française, qui fut heureuse de saluer en la personne du général Pershing les armées américaines débarquant en France, envoie aujourd'hui à ces mêmes armées qui nous quittent, après la noble tâche accomplie, l'impression émue de sa reconnaissance affectueuse. »

« Elle se réjouit à la pensée que l'union, qui fut si efficace aux heures décisives de la guerre, continuera dans la paix, et que les deux nations, ainsi unies pour jamais, travailleront ensemble à réaliser l'idéal commun pour lequel a été versé le sang de leurs enfants. »

MM. Masson, Bourget, Doumic, Brière, Richelin, Cochon et de La Gorce assistaient à la séance.

LES MAINS DANS LES POCHES

Au temps de la reine Margot, les élégants à pendents d'oreilles semblaient avoir peine à se tenir debout, tant ils se balançaient volontiers tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre ; c'était là le grand « chic », comme on dirait aujourd'hui.

Sous le Directoire, les incroyables bégaient, grassement, à l'exemple des petits enfants, et se rendaient expressément cagneux, bossus et goitreux : stuprisme genre !

Lorsque régnait Louis-Philippe, les dandys étaient leurs coudes à ne jamais passer deux par une porte un peu étroite, et, lorsqu'ils étaient à cheval, allongeaient si fort leurs jambes qu'ils s'écroulaient les uns sur les autres et se couvraient de boue.

Avant la guerre de 1870, les cocodiers suivaient le pompage de leur canne, et se jugeaient ravisants. Vint la présidence du maréchal de Mac-Mahon : les cocodiers alors placèrent leur canne dans l'encolure de leur gilet.

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

Le 20 décembre 1673, celui-ci obtint de ses confrères que « dorénavant, les pièces qui seraient prononcées aux réceptions des nouveaux académiciens seraient imprimées, et qu'on obligerait les auteurs de les donner ».

en cœur, et, en même temps, tous devinrent myopes : le monocle fit fureur.

Plus tard, nous sommes l'époque où nul garçon n'a pu « pschauter », un peu « select » n'eût consenti à marcher sur les trottoirs de Paris, sinon en empoignant sa canne par le petit bout, le bec en bas, et en imitant avec ses bras le geste du fumeur au pré : voilà le fin du fin, songez-vous les passants émerveillés.

Aujourd'hui, tous nos jeunes gens sans exception tiennent obstinément leurs mains dans leurs poches de pantalons, par-dessous les basques retroussées de leurs vestons. Qu'ils soient en veste de tennis ou en smoking, la pose est la même. Dès qu'ils entrent dans un restaurant, un salon, une salle de casino, dès qu'ils sortent de chez eux, vite ! les mains dans les poches. On dirait qu'ils ne savent qu'en faire, de leurs mains, qu'ils ont honte et les cachent.

Donc, cette attitude si universellement adoptée ? Est-ce pour indiquer la désinvolture, l'indifférence, l'assurance, la crânerie, la force, l'oisiveté, le mépris ou le dilettantisme ? Est-ce parce que, ne portant plus de chapeau, l'on n'a ni à saluer ? Est-ce...

Après tout, me répondrait fort à propos l'un de ces messieurs, que vous importez ? Pourquoi je ne mette pas mes mains dans vos propres poches, cela ne vous regarde guère !

Il est vrai, Mon petit neveu, que je grondais un jour parce qu'il fourrait immodérément ses doigts dans son nez, me fit observer aussi que, tant qu'il ne le ferait pas dans le mien, je n'avais qu'à me taire. Pardieu, oui !

Qui sait, d'ailleurs, si, l'an prochain, le geste de mon petit neveu ne sera point la grande mode ? Le sage se plaît à tout prévoir.

MARCEL HOULENGER.

Les nobles logis rémois

Reims montrait avec fierté, avant la guerre, la maison natale du grand Colbert. Elle était située au cœur même de la vieille cité, tout près de la place Royale. Elle faisait l'angle de la rue de Cérès et de l'ancienne rue de la Vache, qui porta maintenant le nom d'un Rémois illustre, Robert Nanteuil, le graveur de portraits. En septembre 1914, lors de l'incendie qui anéantit tout le quartier des laines, elle avait miraculeusement échappé au feu. Mais, hélas ! elle n'a pas survécu aux embrasements de 1917 et 1918. Comme 13,000 maisons, sur 15,000 dont se composait Reims, il ne subsiste plus d'elle que des murs calcinés.

Mais qu'est devenu aussi le logis de l'« Anne Rayé » — c'est ainsi qu'on appelait le zébre au quinzième siècle — où glorièrent, lors des merveilles du sacre de Charles VII, l'oncle et le père de la sainte Pucelle ? Le feu a-t-il épargné ce noble souvenir de celle qui périt par le feu pour la France ?

Et quel sort a été réservé à la maison natale de Jean-Baptiste de Lassalle, le fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes ?

Les journaux italiens publient une dépêche de Bologne signalant que le tableau de la Madonna, de François Francia, appartenant à la Pinacothèque de la ville, a été volé.

PONT DES ARTS

L'exposition des œuvres des artistes morts pour la patrie, organisée par l'Entente Artistique Française, sous le patronage de toutes les grandes associations d'artistes français, aura lieu au Grand-Palais, du 1^{er} novembre au 10 décembre, dans les salles gracieusement offertes par la société du Salon d'Automne.

M. André Mallos, secrétaire général, 25, rue de Capucines, à Meudon (Seine), fournira tous renseignements utiles.

Cependant que nos diplomates ont du fil à retordre avec le gouvernement roumain, les peuples ne se privent pas du plaisir de sympathiser. Il vient d'arriver à Grenoble un groupe composé de cinquante étudiants et étudiants roumains, accompagnés de M. Sberban, professeur de langue française à la Faculté de Jassy, pour y suivre les cours d'été de phonétique et de littérature françaises. M. Sber